

## La peste brune et le venin

par

*Alain Guérin (1972)*

Si l'on ne craignait pas d'ironiser sur un sujet encore aussi sanglant et aussi douloureux, on pourrait presque avancer que, non content d'être à l'origine d'une hécatombe de plusieurs dizaines de millions d'êtres humains et du traumatisme historique sans doute le plus perturbant qu'ait jamais connu l'humanité, le fascisme a aussi provoqué un très remarquable désordre du vocabulaire. Aisément perceptible, ce désordre peut paraître surprenant dans la mesure même où, avec ses délires de masses et ses usines de mort, avec le déferlement de ses vagues guerrières et sa proliférante bureaucratie de l'horreur, avec son « peuple de seigneurs » criant « vive la mort! » tandis qu'agonisaient les « sous-hommes » et que brûlaient les livres, le fascisme a, plus que tout autre, violemment manifesté son évidence. Lorsqu'on y réfléchit, le désordre, les confusions souvent entretenues, les extrapolations, les dissimulations et inflations verbales s'expliquent pourtant aisément. Ils s'expliquent historiquement. Pour qui veut dresser le bilan du

fascisme, le nombre des victimes est évidemment primordial; toutefois, il ne faut pas oublier la diversité de leurs qualités. Une des caractéristiques du fascisme est d'avoir massacré en aussi peu de temps un aussi grand nombre d'êtres aussi divers. La variété des milieux sociaux et des familles spirituelles dont étaient issues les victimes provoqua naturellement une même variété de points de vue sur la condamnation des bourreaux et l'explication du drame. Déjà, selon les lieux, les moments et les hommes, très diverses étaient les appréciations sur le fascisme que l'on pouvait percevoir à travers les verdicts que les tribunaux de l'après-guerre prononçaient contre des fascistes. Plus le temps passa et plus pesa sur le monde l'atmosphère de la guerre froide, plus furent sensibles les écarts entre les façons de regarder et d'analyser les racines du mal.

De leur côté, les fascistes en fuite pour se dissimuler, et les fascistes inculpés, pour se disculper, avaient, bien sûr, comme premier souci d'estomper leur qualité, de détruire les

preuves et de brouiller les traces. Ils trouvaient souvent assistance auprès de gens qui, soit qu'ils se fussent tenus à l'écart de la tragédie, soit qu'ils acceptassent maintenant de sacrifier un passé même glorieux aux urgences du présent, furent avec eux d'accord pour tenter d'effacer l'ardoise et songèrent qu'un des bons moyens d'escamoter la chose avait toujours été d'obscurcir le mot.

Parallèlement, dans un siècle où les anathèmes s'usent vite, l'épithète de « fasciste » se vendit rapidement très bien sur le marché de l'injure. On l'employa souvent à tort et à travers.

Enfin, la venue d'adolescents trop nerveux en quête de fantasmes forts et l'arrivée d'occultistes soucieux d'exciter le client n'arrangèrent pas l'affaire. Les années passées, les amnisties et les prescriptions promulguées autorisaient les provocations à bon compte. On porta le fascisme en sautoir. On en étiqueta d'étranges marchandises... Encore est-ce par pudeur que nous parlons ici au passé.

Cinq ans, dix ans, vingt ans, main-

tenant un quart de siècle de semblables confusions n'ont guère clarifié les notions. D'autant moins que, pour de multiples raisons dont nous reparlerons, le fascisme n'a jamais souhaité être trop nettement discerné par ses adversaires; il a toujours préféré que ses adeptes le suivent par enthousiasme plutôt que par adhésion, par crainte plutôt que par discipline, par instinct plutôt que par raison et qu'enfin, pour l'extérieur, les slogans démagogiques et les cris de guerre lui ont toujours paru préférables

aux exposés doctrinaux et aux professions de foi. Par deux fois, dans les confidences qu'il fit à Victor Alexandrov, Otto Strasser, qui fut l'un des premiers compagnons de Hitler avant d'entrer en dissidence, revient sur ce sujet. Les « tentatives de définition et de clarification, dit-il d'abord, déplaisaient précisément à Hitler qui ne voulait pas de programme, qui préférait rester dans le vague politique pour ne s'aliéner personne avant d'en avoir la force ». Et plus loin, à propos du Hitler débutant de

1920, Strasser note : « On constatait déjà chez lui une volonté de ne pas préciser sa pensée afin de n'écartier aucun adhérent possible. » Le même souci existe toujours lorsque, vingt ans plus tard, la victoire peut paraître proche et il est tout aussi sensible chez les partisans du Führer que chez lui-même. « Le pacte tripartite signé à Berlin, le 27 décembre 1940, par les représentants du Reich, de l'Italie et du Japon avait l'ambition de déterminer dans le monde un Ordre nouveau, rappelle Maxi-

me Mourin. En fait, il constituait seulement une affirmation d'intentions. Les plans concernant l'Europe étaient seulement esquissés et nul texte d'ensemble ne viendrait plus tard les préciser. Ni les discours officiels ni les livres et journaux ni les thèmes de la propagande ne réussirent à fixer une doctrine cohérente. »

Dans une telle situation, comment s'étonner que des esprits sincères et avertis aient cédé à des facilités qui ne contribuent guère à éclaircir la question? Cent exemples pourraient être avancés, trois suffiront. C'est le docteur F. Achille-Delmas qui intitule son livre sur Hitler : *Essai de biographie psychopathologique*. C'est une dirigeante de la Résistance, Marie-Madeleine Fourcade qui écrit :

« Un peuple de quatre-vingts millions d'hommes et de femmes avait livré son âme à un dément de la pire espèce. Il se battait pour lui, pour l'assouvissement d'une soif inextinguible de sang et de larmes. » C'est le dirigeant socialiste italien Pietro Nenni qui affirme : « Mais on était loin encore, en

1936, d'avoir une conscience exacte de ce que représentait le fascisme : chacun pensait à son intérêt particulier. » On comprend mieux, après cela, qu'un historien comme Marcel Roncayolo soupire : « Rien n'est plus simple que de ressentir l'unité profonde du courant fasciste qui pénètre à l'intérieur même des vieilles démocraties (...). Rien n'est plus malaisé que d'en donner une définition précise et rigoureuse... »

Faute de cette précision et de cette rigueur, doit-on renoncer à définir le fascisme? Certes non. Faisant contre multiple analyse large synthèse, ne peut-on pas au contraire considérer que la diversité des définitions est susceptible d'enrichir notre connaissance du phénomène? Tentons l'expérience à travers une trentaine de textes...

C'est par rapport à l'histoire que certains voudraient pouvoir définir. Ainsi, pour Roger Manvell et Heinrich Fraenkel, « l'idéal des jésuites se combinait dans l'esprit de Himmler à sa vision médiévale des chevaliers teutoniques... ». Ainsi pour Jacques Bouillon, « un trait

essentiel du fascisme » est « son hostilité agressive envers les principes démocratiques (...). En 1921, Mussolini se flattait d'être "réactionnaire, antiparlementaire, antidémolibéral, antisocialiste". C'est donc par la négation des formes de pensée héritées de la Révolution française, du XIX<sup>e</sup> siècle libéral et du marxisme que se définit d'abord le fascisme. »

A l'histoire, d'autres préfèrent l'individu. Le 25 mai 1940, André Gide écrit dans son journal : « Cette désindividualisation systématique à quoi travaillait l'hitérisme préparait admirablement l'Allemagne à la guerre (...). Nier la valeur individuelle, de sorte que chacun, fondu dans la masse et faisant nombre, soit indéfiniment remplaçable... » La négation de l'individu s'accompagne, dans le fascisme, d'un appel à l'inconscient collectif. « Libération d'instincts primitifs, lutte contre la raison, capture des sens par des manifestations à grand spectacle et des parades » remarque Ernst Nolte qui ajoute : « Pour le psychanalyste, tout cela signifie l'émergence

de complexes archaïques, bien antérieure à l'idée de nationalité. » Jean Touchard est d'accord : « Avant d'être une politique, le fascisme est donc une mythologie. » Mais Jacques Bergier et Louis Pauwels vont plus loin : « Le nazisme a été un des rares moments où une porte s'est ouverte sur autre chose, de façon bruyante et visible. Il est bien singulier que les hommes feignent de n'avoir rien vu et rien entendu, hors les spectacles et les bruits ordinaires du désordre guerrier et politique. (...) Deux théories ont fleuri dans l'Allemagne nazie : la théorie du monde glacé et la théorie de la terre creuse. Ce sont deux explications du monde et de l'homme qui rejoignent des données traditionnelles, justifient des mythes, recourent un certain nombre de "vérités" défendues par des groupes initiatiques... »

A l'évidence, si de telles conceptions justifient la remarque de Marcel Roncayolo, selon lequel le fascisme est une « irruption massive de l'irrationnel dans l'histoire », elles appellent aussi une critique que les marxistes formu-

lent assez vivement. « Certains, écrit ainsi Jean Gacon, ont du fascisme une explication toute prête : il "est moins idéologique que tempérament". Il fut, à ce titre, "présent tout au long de l'histoire". Il est essentiellement la "manifestation de la violence". A l'origine, le fasciste est même l'homme "d'un beau et noble refus" : celui du désordre, de l'anarchie. Mais le fascisme "né dans un rêve absolu, finit par d'affreux écroulements". Tel serait l'éternel fasciste. L'historien peut-il se satisfaire de telles explications, d'un tel vocabulaire aussi? N'est-ce pas là plutôt un exemple particulièrement saisissant du confusionnisme et de la nocivité que recèlent les méthodes idéalistes en l'histoire? »

En faisant écho à cette attaque contre les définitions « idéalistes » du fascisme, nous ne voulons pas prétendre que les marxistes seraient les seuls à s'efforcer de replacer le phénomène fasciste dans le contexte du siècle et à l'envisager par rapport à la réalité économique, sociale, politique et idéologique de son temps. C'est Edmond

Vermeil qui affirme : « S'assurer la sympathie du capitalisme industriel et celle des classes moyennes, puis tourner cette redoutable alliance contre le prolétariat, telle a été la tactique du national-socialisme. » C'est Maurice Crouzet qui prend le relais en écrivant : « Le fascisme est essentiellement un mouvement réactionnaire et anti-ouvrier, fondé sur le mythe de la destruction de la lutte des classes, ses premiers actes par lesquels il désarme les ouvriers et les place dans un état d'infériorité irrémédiable en face du patronat, étant la destruction des partis et des syndicats. » Enfin, c'est Raymond Martin qui remarque : « Le national-socialisme ne fut pas une entreprise d'asservissement par le haut, il réussit à faire concourir les masses à leur propre asservissement. »

Toutefois, dans la mesure même où le fascisme prétendit d'emblée mettre un frein sanglant à l'essor des luttes ouvrières et où les communistes furent par lui désignés comme les hommes à abattre en priorité, bien avant la signature du